



LE POSTILLON
HISTOIRE

Pierre Laval, un cauchemar français

Une prodigieuse biographie signée Renaud Meltz, « Pierre Laval » (Perrin),
éclaire enfin l'un des personnages les plus sombres et maléfiques de notre Histoire.



Maquignon.
Pierre Laval,
le 31 août 1927.
« Je lui parle
massacres,
il me répond
jardinage »,
rapportera en
1942 le pasteur
Marc Boegner,
venu le
questionner sur
les déportations
de juifs.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

En 1931, alors que Pierre Laval vient d'être nommé président du Conseil, la femme de l'ambassadeur d'Angleterre demande, lors d'un dîner, en le désignant : « *Quel est ce Nègre placé en face de moi ?* » « *Bicot à la mèche d'ébène* », nuancait Céline, qui à Sigmaringen fut le confident d'un Laval radoteur. Jamais la France n'eut de leader aussi laid. De cette disgrâce au teint bistre Laval sut faire le ressort d'une volonté de fer et l'arme d'un charme envoûtant. Car on peut jouer de sa laideur comme de sa beauté. De là à en déduire une noirceur ton sur ton avec la période, Renaud Meltz ne franchit pas

ce pas tant, chez ce personnage palindrome, la morale fut une valeur si flottante que le noir ne lui suffit pas.

Voilà sans doute la biographie de l'année. Les prérequis sont remplis : sujet à multiples fonds, sources nouvelles, style soutenu, récit palpitant. Meltz coche toutes les cases, à bonne distance, entre intimité et synthèse politique, de cet enfant de la République qui se rêva « Bougnaparte » et termina laquais des nazis. Ce furoncle de notre Histoire a si bien une gueule de cauchemar qu'on n'avait pas rouvert son dossier depuis vingt-cinq ans. Jean-Paul Cointet, en 1993, s'était tenu à distance de peur de se brûler. En 1987, le brillant Fred Kupferman, ancien porteur de l'étoile jaune, n'avait pu que témoigner

Toute sa vie, il se rêva en entremetteur. Les Allemands ne le voyaient d'ailleurs qu'en négociateur pragmatique.

MUSEE NICÉPHORE NÈPCE, VILLE DE CHALON-SUR-SAÔNE / ADOC-PHOTOS



Jeu de dupes. Janvier 1935: Mussolini et Laval, aux Affaires étrangères, tentent de contenir Hitler.



Alliance. Après la conférence de Stresa, Laval signe avec Staline un traité d'assistance, en mai 1935.



Collaborateurs. En 1944 à Vichy, avec Pétain, dont il est le chef de gouvernement.



Allégeance. Le 29 avril 1943, il est reçu par Hitler au Berghof.

d'une étonnante indulgence pour une « victime de l'Histoire ». Meltz, implacable, a résisté au charme vénéneux. Exemple: là où Kupferman penche pour un Laval persuadé que les juifs étaient bien transportés dans le sud de la Pologne pour y cultiver des terres, Meltz livre de nombreux éléments à charge. Parmi eux, une lettre très explicite sur l'extermination que Laval reçut en juin 1942 de Jacques Helbronner, président du Consistoire, ainsi qu'une rencontre avec Oberg, le chef de la Gestapo, à qui il demande d'élaborer des « éléments de langage » sur la destination des juifs. Et, s'il refusa des juifs français aux Allemands, n'en déplaise à Eric Zemmour, ce fut en maugnon jaloux ergotant sur son cheptel.

Caractère, trajectoire, positions: ces 1 200 pages dessinent un puzzle enfin clair. Né dans l'auberge dominée par le château de Châteldon, il en fut, adulte, le seigneur. Bachelier à la Jules Vallès devenu pion, il négociait déjà avec ses élèves la paix sociale pour bûcher dans le calme ses examens de droit. Toute sa vie, il se rêva en entremetteur, avec ses administrés, les ministres, les pays européens. Les Allemands ne le voyaient d'ailleurs qu'en négociateur pragmatique. « Il était convaincu qu'il était sorcier, conviction qui ne sera pas étrangère à ce qu'il entreprendra dans des circonstances dangereuses », écrit sa maîtresse, Charlotte Charpentier, dont Meltz révèle l'existence.

Du peuple, dont il gardait les usages avec provocation – « On nous néglige, alors, nous nous vengeons en puant », susurrail-il à Emmanuel Berl venu le voir dans sa ville d'Aubervilliers –, il

dérida vers le populisme. Ne fut-il pas le premier de nos populistes? Ce n'est pas la thèse de Meltz, historien, c'est notre hypothèse. « Le peuple qui est trompé, à qui on ment », déclarait-il en plein Hémicycle. Avec cette idéologie, Laval partageait aussi le dégoût d'un parlementarisme déliquescent dont il fut pourtant un des produits les plus brillants. Car il en faut, du brio, pour débiter en avocat crasseux défenseur des saboteurs du chemin de fer et finir en ministre richissime d'une III^e République certes ouverte à bien des trafics.

Miroir. S'il parcourut toutes les cases de l'échiquier politique de gauche à droite, c'est qu'il n'avait cure des partis. Seuls l'intéressaient les hommes qu'on flatte, qu'on circonscrit. « Laval enserme les réalités avec souplesse mais étroitesse », écrit Meltz. « Toute la douceur au service de toute la volonté, voilà mon principe », confiait Laval. A Vichy, en juillet 1940, il déploya des trésors de cette douceur matoise pour enchaîner des milliers de rendez-vous visant à achever une III^e République qui l'avait renvoyé dans son château en 1932, puis en 1936. Il y avait chez lui, force est d'en convenir, du génie, mais dévoyé, dévoué au pire. « Un mystère français », sous-titre Meltz. Un avertissement, aussi. Le miroir de nos lâchetés et de nos impuissances.

Car, pour prospérer, une teigne a besoin de corps affaiblis. Ce n'est qu'à la faveur du 6 février 1934 puis de l'armistice de 1940 qu'il revint au pouvoir. Dès 1930, il s'était convaincu de la déliquescence des démocraties, persuadé du déclin d'une France qu'il viendrait sauver malgré elle. Là où de Gaulle invoquait l'espoir, Laval parlait purge et soulagement. Mais ce ministre des Affaires étrangères qui savait à peine sa géographie de l'Europe eut tout faux en jouant l'Italie contre l'Allemagne tout en se méfiant de tous, l'Angleterre, l'URSS. Il rêvait au fond d'une France autoritaire, mais isolée, n'ayant de comptes à rendre à personne, sinon à la terre et à ses paysans. Là encore, d'évidents marqueurs de populisme. La guerre abîmait les champs. Il avait viré pacifiste de terroir. Il voulut la paix, il eut le déshonneur. La honte. Le poteau. On fit de lui un « syndic de faillite », il crut jusqu'au bout à la victoire des Allemands, sûr de lui jusqu'à l'ivresse, tout en recevant à Vichy plus souvent que ses ministres... son astrologue ■

« Pierre Laval », de Renaud Meltz (Perrin, 1 240 p., 35 €).